



Arielle Dombasle dans *Le Jugement dernier*. Une pièce ambitieuse qui ne prétend rien moins qu'embrasser un siècle d'histoire. (Photo M. Enguerand.)

Le Jugement dernier de Bernard-Henri Lévy

Un nouveau philosophe devant le Tout-Paris

Pour une belle soirée, c'était une belle soirée. À l'instant de la « première », ils étaient tous là. Ceux que l'on voit parfois au théâtre. Ceux que l'on n'y voit jamais. Les Giroud, Sagan, Vadim, Lagardère, Robbe-Grillet, Strauss-Kahn, Chaban-Delmas... Les Françoise Verny, Anne Sinclair, Philippe Alexandre, Marek Halter... Ou encore Philippe Sollers frappant dans ses mains tel un potache en attendant que la représentation commence.

L'objet de cette très « parisienne » sollicitude ? La création de la première (et dernière ?) pièce de Bernard-Henri Lévy, écrivain, globe-trotter, philosophe, aujourd'hui dramaturge : *Le Jugement dernier*.

Une œuvre vaste, ambitieuse puisqu'elle ne prétend rien moins qu'embrasser tout un siècle d'histoire, le nôtre. La trame est simple : flanqué d'une ac-

basle), un metteur en scène sur le retour (Pierre Vaneck) tente de mettre en théâtre les hommes de l'ombre du XX^e siècle à partir de leur témoignage. Ils sont sept à se succéder ainsi : l'infirmière d'un Lénine appelé en toute simplicité « Wladimir Ilitch » (Gisele Casadessus), le chef de gare allemand pour trains en direction d'Auschwitz et qui, à défaut des juifs, aime son chien (Armand Meffre), le professeur en mal d'utopies douteuses et mentor de Pol Pot (Jacques François), le cardinal « maffieux », digne représentant d'une Église pieuvre comme il se doit (Beppe Clerici), le maire de « Saint-Chamin » un tantinet Pinay (Alain Mac Moy), le chanteur médiatique des causes humanitaires pas loin de Bruel, tout près de Kouchner (Jean-Yves Châtelais), le Chinois face au char de la place Tien An-Men (Man-Yan James Hor)...

Esprits chagrins

À la fin, bien sûr, on apprend que l'auteur mystérieux invoqué n'existe pas, que le ciel est vide et que le spectacle en question ne se fera pas. Mais, en revanche, qu'il y a une morale : le monde va mal...

Sans doute, certains pourront toujours arguer que trois heures et demie de théâtre (contracté

compris!) pour arriver à cette conclusion, c'est un peu court — ou, au contraire, très long. Sans doute renâcleront-ils devant le simplisme de la construction : chaque personnage appelé se présente, subit un interrogatoire en règle et termine par un couplet avant de céder la place (d'où les applaudissements nourris d'une partie du public aux entrées et sorties de chacun...).

Sans doute, entre poncif et caricature, se laisseront-ils du recours insistant au lieu commun (mais est-ce vraiment volontaire?) à grand renfort de formules choc (« Wladimir Ilitch, ce n'était pas un révolutionnaire mais un tsar... », « C'est étrange, l'échec... » suivi, plus loin, d'un non moins percutant « Le théâtre, c'est étrange... », « L'Église est une puissance, une grande puissance. Voulez-vous qu'elle se conduise comme une œuvre de bienfaisance?... », « Quand un homme tombe, une femme se lève... », etc.).

Sans doute, encore, malgré les efforts (réels) de Jean-Louis Martinelli (qu'on peut préférer au chevet de *L'Église* de Céline) et la solidité d'une distribution (même si Jacques François ne lésine pas sur l'effet), certains se fatigueront-ils du côté « cours du soir obligatoire », renforcé

par la prestation d'Arielle Dombasle, minaudière en diable et qui joue comme à l'école.

Ce sont des esprits chagrins.

Provocation

Car, comment douter que, penseur qui dès son premier livre a cru avoir « déclenché un vrai débat intellectuel qui mobilise tout ce que le pays compte de mammamouchis de droite et de gauche » (dixit le programme!), Bernard-Henri Lévy ne joue à nouveau la provocation en réinventant le plus vieux théâtre qui soit, porté par un regard globalisant sur le monde et une vision de la culture transversale?

Pas le théâtre naturaliste, ni le théâtre de l'absurde ou de boulevard, ni le théâtre de Camus ou de Sartre, voire l'anti-théâtre. Mais le théâtre du bavardage où l'on brasse beaucoup pour ne dire rien. Dans la filiation directe du héros fameux de Thomas Bernhard, Bruscon, acteur-auteur d'une vaste « Roue de l'histoire » faisant se rencontrer Churchill, Staline, Napoléon, etc. Bernhard lui avait donné un nom : « Le faiseur de théâtre ».

Didier MÈREUZE